

# Présentation

Dans le cadre de l'initiative "Mémoires Vivantes", l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

## **Ont participé à l'élaboration de ce recueil :**

Mme DIENNE Louise  
M. LECOUCVEY François  
Mme LECOUCVEY Geneviève  
Mme LEPARMENTIER Paulette

## Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

# L'agriculture

Il y avait deux types d'exploitants dans la commune : ceux qui vivaient uniquement de l'agriculture et ceux qui avaient deux emplois. On comptait beaucoup de double-actifs, par exemple des familles dont le père était pêcheur et la mère s'occupait de quelques vaches. Le cantonnier avait également un âne et quelques brebis. Le forgeron avait cinq vaches.

La plus grande exploitation, de 20 hectares, comptait entre 12 et 14 vaches. Une dizaine de fermes étaient de véritables exploitations et employaient des journaliers. Dans les toutes petites fermes, on n'élevait que deux ou trois vaches.

Le travail de la terre mettait beaucoup de vie dans le bourg : on se déplaçait beaucoup à pied pour aller traire ou pour aller porter le lait au point de ramassage situé face à l'hôtel... Les terres cultivables étant rares à Auderville, il n'était pas rare de louer un terrain à l'autre bout de la commune, ce qui entraînait de nombreux déplacements au cours de la journée. Ainsi, on croisait souvent des femmes poussant des brouettes sur lesquelles elles avaient placé les bidons de lait ou même certaines qui utilisaient encore les *canes* (cruche) en *cuirve* qu'elles portaient sur leur épaule.

À Auderville, il y avait de très bonnes terres et aussi beaucoup de landages.

## Les cultures

Les principales activités de la ferme étaient la production de lait et de viande. Les cultures étaient destinées à satisfaire les besoins de la ferme : nourrir les animaux (orge, avoine, betteraves, panais) et les hommes (blé, potager). Nous ne les vendions pratiquement jamais à l'extérieur à cette époque. Nous apportions le blé au moulin de Teurthéville 2 à 3 fois par an et, en échange, nous récupérions de grands sacs de 100 kgs de farine. Beaucoup faisaient eux-mêmes leur pain, et il y avait en plus deux boulangers dans le village.

Pour cultiver la terre, nous avions un matériel rudimentaire. Pour labourer, nous utilisions, au début, la charrue en bois, puis est apparu le brabant qui permettait de faire demi-tour au bout de chaque sillon.

Lors de la fenaison, nous utilisions une faucheuse tirée par deux chevaux. Le foin séchait au sol pendant plusieurs jours, en *endons* (rangée d'herbe) régulièrement retournés à la fourche. Il était mis en *cabots* (petite meule de foin) quand il allait pleuvoir. Puis, pour le botteler, on le mettait en *rances* (tas en longueur). Il était "bottelé au genou", lié avec des *teurques* (poignée de foin). Pour ce travail, nous embauchions souvent des hommes qui venaient botteler après leur journée de travail. Ces botteleurs pouvaient faire 80 bottes à l'heure. Une

botte pesait environ 3 kgs. Ces bottes étaient ensuite rentrées et bien tassées au *fenain* (grenier à foin).

Pour la moisson, on utilisait aussi une faucheuse tirée par des chevaux. Un homme conduisait les chevaux, un autre formait les *gavelles* (poignée de céréales non liée). Ensuite, on faisait des gerbes de cinq *gavelles* attachées avec des liens de *ran* (carex, sorte de jonc) ou de seigle (pour cela, on cultivait du seigle dans les *canchirres* (extrémité du champ cultivé)). Les liens de *ran* étaient préparés vers la mi-août, et pouvaient être réutilisés plusieurs années. Le blé était parfois mis directement en gerbes quand il était bien sec. Les gerbes étaient disposées en bonhommes : 4 ou 6 gerbes debout et une au-dessus, appelée la *coupelaine*, en guise de toit.

Pour battre le blé, on utilisait une batteuse entraînée par des chevaux tournant dans un manège. On récupérait le grain dans de grandes bâches à la sortie de la batteuse. Pour les petites quantités de blé, on utilisait encore un fléau. Puis, le grain était vanné dans une vanneuse que l'on tournait à la main. La paille était mise en *dierbés* (botte de paille).

Il fallait garder une partie du blé pour faire le *glui* (paille de blé entière). Ce blé était battu à la main, sur un *bidet* pour que le grain tombe. Puis, on le passait dans une *grage* (râteau) fixée au mur pour affiner la paille. Le *glui* était conservé en grosses bottes attachées avec des liens et pouvait être vendu.

## Les vaches

Les vaches étaient en liberté dans les champs car les parcelles étaient petites.

En hiver, elles étaient nourries avec de l'avoine, de l'orge, des betteraves. Par contre, on évitait qu'elles ne mangent du rutabaga qui donnait un mauvais goût au beurre. Nous donnions du petit lait aux veaux, que nous réchauffions s'il était trop froid. Les veaux étaient élevés pour renouveler le troupeau ou pour être vendus vivants au boucher. Les vieilles vaches ou "vaches de réforme", étaient vendues, en tant que bêtes d'herbage, à des acheteurs qui les revendaient à des herbagers pour les engraisser.

Les grandes exploitations faisaient le beurre. Les fermiers plus modestes donnaient leur lait à la laiterie.

Pour écrémer le lait, on utilisait une *crèmeuse* : un bac avec un robinet au-dessous posé sur des tréteaux. Une fois la crème en surface, on ouvrait doucement le robinet pour évacuer le petit lait et conserver la crème. Cette crème était ensuite placée dans des *chireunes* jusqu'à la fabrication du beurre, une fois par semaine ou pouvait aussi être vendue. Pour faire le beurre, nous utilisions une baratte à tourner à la main.

Le beurre était le plus souvent confié au commissionnaire qui passait dans le village avec sa "voiture publique" et qui allait tous les jeudis vendre la cargaison à Cherbourg. Seules quelques personnes allaient vendre elles-mêmes leur beurre. Il fallait alors passer

l'octroi d'Equedreville où un homme piquait avec un grand couteau dans les mottes de beurre pour s'assurer qu'il n'y avait pas de caillou à l'intérieur.

Le beurre était vendu en mottes de 20 à 30 kgs, enveloppées dans un "linge à beurre" au marché ou dans des épiceries. L'épicier pouvait ensuite le détailler et le vendre enveloppé dans des feuilles de chou.

### Les moutons

Ils étaient élevés pour les agneaux que l'on vendait dès leur troisième mois. De plus, on vendait leur laine à un marchand qui venait la chercher dans le village. Certains vendaient la laine lavée, d'autres la vendaient en suint car elle se conservait mieux ainsi.

Dans les champs, les moutons portaient des *pâtures* faites avec du *ran* afin d'éviter qu'ils ne se sauvent. En hiver, on rentrait les brebis qui avaient des agneaux.

A l'époque, nous ne mangions de l'agneau que lors des grandes occasions (mariages, communions...). C'était une viande de luxe.

### Les chevaux

Il s'agissait souvent de cobs qui servaient aux travaux de la ferme, et en particulier aux labours. Il fallait alors 3 ou 4 chevaux selon la difficulté du labour (champ en friche, labour plus profond pour les panais...).

On s'empruntait souvent les chevaux entre voisins quand on en avait besoin.

### Les cochons

Il y avait au moins deux cochons dans chaque ferme. Nous leur donnions des pommes de terre, des légumes, du petit lait, des orties, et aussi des *lave-chineuses* (eau de vaisselle).

Les cochons étaient élevés pour nourrir la ferme car cette viande se conservait bien. Cependant, on en vendait aussi parfois au boucher, tués et préparés.

Pour tuer le cochon, il fallait le saigner à un endroit précis. Nous récupérions le sang pour le cuire et nous mangions aussitôt les abats qui ne se conservaient pas. Ainsi, il était de tradition que les personnes présentes cuisinent et dégustent le foie juste après la tuerie du cochon. Les pieds, oreilles, et queue étaient cuits ensemble dans le four.

La viande de cochon était salée et pouvait être conservée dans des *sinots* (grande terrine) pendant plusieurs mois.

### La basse-cour

Les volailles et les lapins étaient destinés à la consommation de la ferme. Seuls les œufs étaient parfois vendus.

Les plumes de canards étaient conservées, passées au four pour être assainies et utilisées pour faire des oreillers. Les ailerons de canards servaient de balayettes.

### Les ruches

Quelques personnes avaient des ruches en paille.

Pour récolter le miel, il fallait creuser un trou pour y faire brûler des chiffons imprégnés de soufre. Puis, on posait la ruche par-dessus pour asphyxier les abeilles. Ensuite, on pouvait récolter le miel.

### Le cidre

Il y avait très peu de pommiers à Auderville. On allait donc acheter les pommes avec une charrette jusqu'à Benoitville ou Rocheville. Dans chaque hameau, il y avait deux ou trois pressoirs.

On pressait les pommes une première fois pour extraire le *pur jus*. Ensuite, on démontait le tout pour faire tremper le marc dans de l'eau avant de le presser de nouveau pour faire du *petit cidre*. On retaillait aussi le bord 2 ou 3 fois pour en extraire le maximum. Le petit cidre était mélangé au *pur jus*, sauf un baril de 28 pots destiné à être mis en bouteilles. En effet, à cette époque, nous consommions essentiellement du cidre plat, resté en tonneaux. Le cidre bouché était réservé aux fêtes.

# Le commerce et l'artisanat

## Les commerces fixes

Dans le bourg, il y avait trois commerces : un à l'emplacement de l'Hôtel de La Hague (chez Pezet), un autre au bureau de tabac actuel (chez Lecadet) et un troisième, chez Pilastre (en face du bureau de tabac).

Pilastre était un hôtel-restaurant qui avait une petite épicerie et aussi une boulangerie. Le deuxième commerce situé à l'emplacement de l'Hôtel de la Hague était également un hôtel-restaurant-épicerie. Enfin, le troisième commerce était déjà un bureau de tabac, mais qui faisait également épicerie et café à l'époque.

Dans les trois cas, l'épicerie était située dans une pièce séparée. On y trouvait de tout. En plus de la nourriture (boîtes de conserves, sucre, bonbons...), il y avait de la mercerie, des coupons de tissu, des chaussons, des balais, des sabots, des hameçons, des plombs de chasse, du pétrole pour mettre dans les lampes. Quand nous achetions des bonbons, l'épicière confectionnait un petit cornet en papier pour les transporter. On y trouvait essentiellement du bois de jus et du réglisse. Quand on allait y chercher du poivre ou du café, l'épicière moulait les grains dans un grand moulin. Le café était vendu au détail, elle le pesait dans un sac en papier. Le beurre aussi se vendait au poids. Par contre, on n'y vendait pas de crème fraîche car nous allions plutôt la chercher dans les fermes. Chez Lecadet, on trouvait de la morue salée. Chez Pezet, un jour par semaine, on pouvait acheter du lard salé. L'épicier plaçait alors une pancarte sur la devanture «mardi, on débite du lard». Le cochon provenait toujours d'une ferme de la commune. Par contre, tout le monde ayant un potager, les épiceries ne vendaient jamais de légumes.

Chez Lecadet, en plus des produits d'épicerie, on trouvait du tabac. À l'époque, les hommes achetaient du tabac gris pour rouler leurs cigarettes, des Gauloises, du tabac à chiquer vendu sous forme de carottes. Les hommes qui chiquaient le mâchaient et le rangeaient quelquefois sous leur casquette. Le tabac à priser se faisait aussi. C'était une sorte de poudre que l'on plaçait dans un creux de la main et que l'on aspirait par le nez. Le fait de chiquer et de priser ne concernaient que les plus anciens de l'époque.

Les trois commerces étaient aussi des cafés. A Goury, il y avait aussi un petit café qui servait quelques plats chauds (omelettes...), fréquenté essentiellement par les pêcheurs. On y trouvait quelquefois du homard cuit à emporter.

Dans ces cafés, on buvait surtout du café avec du calva, du cidre et, pour les occasions, du café «aux trois couleurs» (café avec du calva, du kirsh et du rhum) ou de l'apéritif le dimanche (du Bihl, du Raphaël...), surtout pour les jeunes qui aimaient bien la nouveauté. Seuls les hommes allaient au café, surtout le dimanche, en sortant de la messe,

## Auderville dans les années 20 et 30

---

pendant que les femmes rentraient pour préparer le repas. Quelques anciens y restaient toute l'après-midi du dimanche. Chez Pilastre, il y avait un billard. Certains jeunes de la commune allaient aussi au Moulin à Vent (Saint-Germain-des-Vaux) pour y jouer.

Les deux hôtels-restaurants étaient surtout fréquentés par des touristes qui venaient de Cherbourg ou de plus loin. Beaucoup d'entre eux arrivaient par l'autobus qui avait son terminus dans le bourg. Le chauffeur du car était également commissionnaire : on pouvait lui confier du poisson, des coquillages ou du cochon pour qu'il les vende à Cherbourg. Sinon, les gens se déplaçaient à cheval. C'est pour cette raison que l'on trouvait une écurie auprès de chaque hôtel. Hors saison, il n'y avait personne dans les hôtels.

Nous ne fréquentions jamais les restaurants à cette époque. Seuls les touristes s'y rendaient. Pour les repas de mariages, on utilisait les étables ou les hangars et on engageait des femmes pour aider.

Les deux hôtels faisaient aussi boulangerie. Le tabac également, mais plus anciennement (avant la première guerre). Les fours étaient situés un peu à l'écart des bâtiments principaux pour éviter les risques d'incendie. Les boulangers cuisaient le pain tous les jours. L'un d'eux faisait même une tournée avec une carriole. Il n'y avait pas, comme aujourd'hui, de multiples sortes de pains. On n'y trouvait seulement de gros pains de 6 livres ou même quelquefois de 12 livres (six kilos !). Pour les fêtes, les boulangers confectionnaient parfois des brioches.

## Les artisans

Un cordonnier travaillait à Auderville, dans le bourg puis au village de la Roche. Sa tâche essentielle était de réparer les chaussures mais il était aussi capable d'en fabriquer des neuves sur commande.

Les deux forgerons ne faisaient pas tout à fait le même travail : tandis que celui de La Roche s'était spécialisé dans la fabrication de petits outils (par exemple des *fliou*, couteaux conçus pour décoller les *fliés* des rochers), l'autre faisait les plus gros travaux comme par exemple ferrer les chevaux. Celui là se trouvait dans le bas d'Auderville. Il faisait partie des « doubles - actifs » car, en plus de sa forge, il s'occupait aussi de 4 ou 5 vaches. Il fabriquait également des outils sur mesure : un *trube* pour retourner le jardin, une houx pour couper les ajoncs... Il « rebattait » aussi les outils c'est à dire qu'il les retrempait et les aiguisait à nouveau.

Une très bonne couturière travaillait à Auderville. Il y avait beaucoup d'autres femmes qui cousaient dans la commune mais elle seule faisait vraiment de la confection. Elle avait des apprenties. On pouvait lui commander des robes, même des robes de mariée, des manteaux. Il fallait acheter le tissu, par exemple à des marchands de tissu qui venaient régulièrement dans les fermes pour présenter leurs échantillons. Ils livraient alors leurs clients quelques jours après. Ensuite, on portait le tissu chez la couturière. Après deux ou

trois essayages, on pouvait venir chercher le vêtement. Le prix n'était pas fixé à l'avance. La couturière l'estimait selon le temps passé et selon les fournitures qu'elle avait du acheter (les boutons par exemple). Les apprenties, elles, étaient les « petites mains » qui prenaient en charge les tâches moins compliquées. En hiver, elles avaient souvent des chaufferettes sous les pieds car il n'y avait pas de chauffage dans l'atelier. Pour repasser, elles utilisaient des fers qu'elles remplissaient de braises incandescentes. Quelquefois, les jeunes filles de la commune faisaient faire leur trousseau, du moins toute la partie couture puis elles le brodaient elles-mêmes.

Les fermes pouvaient faire appel à une des nombreuses lessivières de la commune afin qu'elle vienne laver le linge de la maison, toutes les semaines. Nous les appelions aussi pour aider lors des « grandes lessives », une ou deux fois par an. Ces femmes cumulaient souvent plusieurs petits travaux. Ainsi, certaines allaient chercher des *flies* en bord de mer ou aidaient aussi les femmes en couche.

Les pêcheurs ne vivaient que de la pêche ou avaient un revenu complémentaire grâce à quelques vaches. Ils péchaient avec des *quiais* (casier) ou des filets. Certains péchaient sur le banc de la « schole » la raie et le turbot. Ils partaient alors quelquefois deux jours et allaient porter directement leur poisson à Cherbourg. Ils vendaient eux-mêmes le produit de leur pêche de porte en porte ou le confiaient au chauffeur de l'autobus pour qu'il le vende à Cherbourg. Les bateaux marchaient encore à la voile ou à l'aviron.

Comme ils ne pouvaient pas sortir en mer tous les jours, ils confectionnaient à terre des *quiais* ou se trouvaient engagés pour refaire, des petits murets dans les champs.

## Les marchands ambulants

Un épicier « Caïffa » vendait du café et des produits d'épicerie qu'il transportait dans un chariot tiré par son vélo.

Le marchand de chaussures déballait régulièrement sa marchandise sur des étalages faits avec des planches et des tréteaux, dans le bourg.

Deux fois par an, une modiste s'installait à l'arrière de l'épicerie. Les jeunes filles regardaient et essayaient des chapeaux. Comme les chapeaux coûtaient assez cher, environ quatre-vingt-dix francs, on les faisait refaire, transformer ou reteindre pour les conserver le plus longtemps possible.

Il y avait aussi un marchand de mercerie ainsi qu'un marchand de produits vétérinaires qui passait avec un mulet. Un marchand de peaux de lapins et de taupes achetait ces peaux dans les fermes ainsi que des escargots.



Un rétameur, ou rémouleur, passait tous les deux mois. Il réparait nos ustensiles en cuivre en y remettant des pièces ou en les ressoudant. Quand c'était trop usé, il découpait des feuilles de cuivre, faisait des trous tout autour et les fixait avec des rivets.

### Les autres professions

Il y avait toujours deux gardiens de phare à Goury qui se relayaient tous les dix jours. Quand ils n'étaient pas au phare, ils logeaient avec leur famille dans les deux maisons qui se trouvent en face. Leurs femmes communiquaient avec eux en agitant un torchon par la fenêtre.

Au sémaphore, trois hommes étaient chargés de surveiller les côtes et le passage des navires. Quand il y avait un naufrage, le sémaphore tirait deux coups de canon successifs afin de prévenir les volontaires du canot de sauvetage. Avec un pavillon, ils indiquaient la position du bateau en difficulté.

Le canot de sauvetage était à rame jusqu'en 1918, date à laquelle est arrivé le premier canot à moteur.

Entre les deux guerres, il n'y avait plus que 4 ou 5 douaniers à Auderville. Ils n'habitaient plus dans une caserne à cette époque mais logeaient dans des maisons de la commune avec leur famille. Ils avaient des tours de garde, nuit et jour, pour éviter la contrebande et régler le *gravage*. Il fallait, en effet, déclarer tout ce qu'on ramassait sur les côtes. Mais, beaucoup passaient outre ce règlement et récupéraient les objets échoués : surtout du bois ou quelquefois des barriques de vin. Ces objets n'étaient pas forcément issus d'un naufrage mais avaient simplement été jetés à la mer par un bateau lors d'une tempête. On raconte que des naufrageurs auraient fait échouer des bateaux en fixant des lanternes sur les cornes des vaches mais cela semble quelque peu fantaisiste. Il est en revanche plus probable que les contrebandiers allumaient des feux sur les hauteurs pour repérer l'endroit où devait accoster le bateau, de nuit.

Un garde maritime avait un bureau à Goury et s'occupait de gérer les problèmes de pêche

# La vie quotidienne

## La maison

Beaucoup de nos maisons comprenaient une grande pièce en bas et un étage pour une ou deux chambres. Cela s'appelait une maison à "hauteur de chambre". Cependant, quelques familles modestes vivaient dans une seule pièce. Souvent, un cellier contigu à la maison servait à entreposer les tonneaux de cidre, les pommes de terre, etc.

Cette pièce principale, la cuisine, était, en général, meublée avec un vaisselier, un buffet, un placard, une grande table, une horloge, une ou deux alcôves, un fauteuil et quelques chaises. Le placard, encastré dans le mur, en hauteur derrière la table qui fermait par une ou deux portes servait à ranger le pain, le beurre, le pot de cidre, etc. La longue table de ferme était entourée de deux *bancelles* (petit banc). Au-dessus de la table, une planche à pain était accrochée au plafond par des montants en bois. Nous y posions le pain et le jambon. Dans le vaisselier étaient exposées nos plus belles assiettes. La plupart du temps elles n'étaient pas utilisées. Par contre, les tasses et les moques étaient accrochées devant, le long des barres en bois retenant les assiettes. En bas, sur une large planche, étaient posées la *pêl à bouillie* et des *canes en cuivre*.

L'alcôve était plutôt réservée à nos parents ou grands-parents. Parfois, une deuxième alcôve était destinée aux plus jeunes enfants. Ces alcôves étaient fermées par des rideaux. Trois ou quatre chaises étaient toujours alignées le long de ces lits pour les invités.

Souvent, la baratte et l'écrémeuse étaient aussi rangées dans la pièce principale. Sur un mur était accroché un calendrier. Des pots ou autres objets utilitaires étaient posés sur la cheminée et pouvaient ainsi servir aussi de décoration. A l'entrée de la maison, on posait une cuvette remplie d'eau pour se laver les mains avant les repas.

Une petite barre était installée sur un côté de la grande cheminée pour y faire sécher les bas ou chaussettes. Un *buélin* (trou dans un mur) situé sur un côté de la cheminée, recevait la boîte d'allumette ou le pot à café.

Entre l'alcôve et la cheminée se trouvait le *fouailli*, un réduit fermé pour la réserve de bois et de charbon. Sous l'alcôve, nous rangions la hache et le *bioté*, pour casser le bois dont on avait besoin.

Après la seconde guerre, quelques familles, les plus aisées, avaient aménagé, en plus de la cuisine, une salle à manger qui ne servait que très occasionnellement.

À l'étage, la chambre était meublée avec une armoire normande pour ranger le linge, une commode, une table de nuit, et une table, ronde ou carrée, dans le milieu de la pièce. Dans un coin, sur une table de toilette se trouvaient une cuvette et un broc. Certaines tables

étaient recouvertes d'une plaque de marbre. D'autres avaient un dossier en bois et un tiroir. Une petite glace au milieu pouvait s'incliner. Sur le côté de la table, une barre en bois servait à poser la serviette.

Nous nous lavions à l'eau froide. Parfois, on se mettait debout dans un seau en bois pour se laver entièrement.

Le sol des maisons était en terre battue. Mais c'est à cette période que beaucoup ont commencé à les cimenter. A l'étage, c'était souvent du plancher, parfois recouvert aussi de terre battue.

La cheminée qui était l'unique moyen de chauffage, chauffait uniquement la pièce du bas. Quand il faisait froid, nous glissions dans notre lit une brique ou un galet chauffé et enveloppé dans un linge. Il arrivait que le drap roussisse un peu quand la brique était trop chaude !

Nos maisons étaient éclairées grâce des lampes à pétrole suspendues ou posées sur la table. Pour aller dans les étables, nous prenions une lampe tempête. De petites "lanternes à bougies" avec des carreaux en mica étaient utilisées pour aller soigner les lapins, par exemple. Pour sortir, nous devions souvent les entourer de notre tablier pour les protéger du vent.

Dans le bourg d'Auderville et à la Roche, l'électricité a été installée en 1931, et, en 1932, le hameau de Laye a été équipé. Il y avait deux installateurs : la maison Martin de Cherbourg avec deux ouvriers, et E.D.F. avec plusieurs équipes. C'était un gros travail que d'installer les poteaux dans les terrains accidentés.

Nous n'avions pas l'eau courante. Nous devions aller chercher l'eau avec des seaux à la fontaine alimentée par le ruisseau. A la Roche, c'était très difficile d'avoir de l'eau car il n'y avait pas beaucoup de sources. Certains avaient un puits avec une pompe chez eux. Quand leur puits était vide, ils pouvaient prendre de l'eau au lavoir. Il était fréquent qu'un puits soit utilisé par deux ou trois familles voisines.

## Les repas

Pour cuisiner, nous utilisions uniquement la cheminée à cette époque. Nous accrochions les chaudrons à une crémaillère et nous posions les marmites sur un trépied.

Quand nous préparions des crêpes, nous devions faire du feu de fougères bien sèches. Elles brûlaient bien et ne faisaient pas de fumée. Les *piqués* (ajonc) étaient aussi beaucoup utilisés comme combustible. Nous allions *l'esserter* (couper), nous le mettions en gerbes et l'entreposions dans les greniers. Il y avait, en effet, très peu d'arbres à couper dans la pointe, pour faire du bois de corde.

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Souvent, un jambon était mis à fumer dans la cheminée. Certains fumaient aussi des harengs.

La soupe était préparée dans une grosse marmite en fonte à trois pieds. Cette marmite servait aussi à préparer la graisse à soupe.

Au petit déjeuner, les jeunes buvaient du café au lait ou du chocolat. Les hommes prenaient souvent de la soupe. Ils mangeaient aussi un œuf à la coque ou du *graisin* (sorte de rillettes) quand il fallait prendre des forces pour les corvées.

Dans la matinée, les hommes faisaient une collation qu'ils apportaient parfois dans les champs.

Le midi, le repas était composé d'un plat unique. En semaine, nous consommions la viande issue de la ferme : du lapin, des poules ou bien du lard salé. Le samedi, nous achetions souvent de la viande au boucher ambulant pour faire un pot-au-feu le dimanche. Nous mangions aussi du poisson ou des crustacés suivant la saison. Souvent, on échangeait avec les pêcheurs des légumes contre du poisson. Ceux qui faisaient du miel l'échangeaient aussi.

Il n'y avait pas de viande à chaque repas. Les repas pouvaient être composés uniquement de légumes. Parfois, on préparait du *tapouin*, une sorte d'omelette avec de la farine. Nous mangions aussi des *flies empâturées*, c'est à dire en omelette. En hiver, Nous préparions de la bouillie de sarrasin dans un grand plat en cuivre appelé la *pêl* à bouillie. Ce plat était posé au milieu de la pièce sur un trépied et tout le monde s'asseyait autour pour manger. On faisait un trou au centre de la bouillie où l'on mettait du beurre ou du miel. Quand la bouillie était froide, on en coupait des tranches que l'on faisait cuire sur une *tuile* en fonte dans la cheminée, c'était alors de la bouillie *regraillie*. Pour les enfants, nous préparions du *papain*, une bouillie faite avec de la farine de blé, moins amère.

Beaucoup de fermes possédaient un four à pain. Nous y cuisions une fois par semaine de grosses tourtes et aussi des *galettes*, petits pains qui ne cuisaient que trois quarts d'heure. Nous les mangions toutes chaudes, avec du miel. La cuisson dans le four à pain donnait un goût différent aux aliments. Des pommes de terre cuites au four à pain étaient plus savoureuses. Nous y cuisions aussi des pommes et des poires. A la fête patronale, la Saint Gilles, un homme avait pour habitude de chauffer son four à pain et de cuire les plats de tous ceux qui le souhaitaient. Souvent, quand on allumait son four, on prévenait ses voisins, pour que tout le monde puisse en profiter.

Tous les soirs, nous mangions de la soupe.

La boisson principale était le cidre. Exceptionnellement, nous buvions du vin blanc comme apéritif.

Après les repas, nous prenions un café que les hommes arrosaient de calva. Le café était préparé pour plusieurs jours dans une grande cruche munie d'un filtre cylindrique en fer blanc ou en faïence qui avait souvent tendance à se boucher. Un petit pot en grès ou en émail était constamment posé près de la cheminée de manière à garder le café toujours chaud.

Nous n'avions pas de réfrigérateur pour conserver les aliments. Nous utilisions un garde-manger : une petite boîte en bois fermée par une porte grillagée. Il pouvait contenir trois ou quatre assiettes et était rangé le plus souvent dans le cellier. Dans certaines maisons, le dessus de porte fermé par un grillage servait de garde-manger car c'était un endroit frais.

### Les tâches ménagères

Pour faire la vaisselle, on chauffait de l'eau dans un grand chaudron dans la cheminée puis on le posait sur un trépied. Nous utilisions un chiffon ou une "lavette", sorte de brosse faite d'un manche en bois et de fils de coton.

Souvent, le samedi, nous nettoyions les cuivres avec du Miror. Pour faire briller les *canes* et la *pèl* à bouillie, on utilisait une sorte d'argile, appelée " sablonnette", que l'on ramassait sous les falaises.

Les sols en terre battue étaient balayés. Ceux en ciment étaient frottés avec un balai-brosse. De temps en temps, les murs étaient reblanchis à la chaux.

Le raccommodage constituait une des principales occupations des femmes, dans la journée, quand elles avaient un peu de temps libre. Elles réparaient les talons des chaussettes, les semelles, les draps troués... On ne jetait pas les vêtements usés. Le soir, elles tricotaient.

A ce propos, il nous semblait étrange de voir que les soldats américains qui avaient débarqués en 44 remplaçaient leurs chaussettes sales par des neuves et les abandonnaient derrière eux. Il n'était en effet pas possible de laver son linge sale en manœuvres. Mais, pour nous, jeter du linge n'ayant servi qu'une fois était inconcevable !

La "grande lessive" était faite une ou deux fois par an. Le linge était tassé dans une grande *tchû* (grand bac en bois) et arrosé continuellement d'eau bouillante avec un *pucheu*, (sorte de grande louche) pendant de longues heures, jusqu'à ce que l'eau ressorte propre.

La lessive n'étant faite que deux fois par an, les jeunes filles qui se mariaient devaient posséder un trousseau très important. Celles issues de familles aisées étaient *centées* c'est à dire qu'elles possédaient 100 exemplaires de chaque pièce (100 draps, 100 taies, 100 chemises, 100 torchons...). Les jeunes filles devaient coudre et broder tout leur trousseau ce

qui leur demandait souvent plus d'un an. Tout autour des draps, elles faisaient des jours et brodaient leurs initiales. Souvent, les jeunes filles commençaient leur trousseau après les fiançailles.

### La médecine

Le médecin du canton, venu de Corse, habitait Beaumont. De nuit, il fallait deux hommes pour aller le chercher en carriole sinon il ne se déplaçait pas. Mais, déjà avant la seconde guerre, il avait une automobile avec un chauffeur. Il ne se déplaçait que dans des cas graves. Dans les années 30, par exemple, il y avait souvent des cas de tuberculoses qui pouvaient être fatals.

Nous nous soignons donc surtout avec des "remèdes de bonne femme".

Contre la grippe ou la toux, on buvait du vin rouge additionné de calva ou du rhum. On disait qu'il fallait voir deux chapeaux pour que cela fasse de l'effet !

Contre les coups de froid, il y avait des ventouses.

Une plante grasse, de l'orton, appliquée sur la peau apaisait les cors aux pieds. Egalement, des feuilles qui poussent dans les murs, les "maillettes" ou tussilage, étaient appliquées sur les panaris avec du saindoux.

La teinture d'iode désinfectait. Sinon, on utilisait du calva. La ouate thermogène, arrosée de vinaigre, réchauffait les bronches. On achetait de la farine de moutarde à la pharmacie d'Equeurdreville pour confectionner des cataplasmes.

Les sangsues, attrapées dans les abreuvoirs, étaient collées derrière les oreilles pour sucer le sang afin de soigner les coups de froid. Nous préparions aussi du sirop d'escargots pour les maux de gorge.

De l'huile de ricin guérissait des indigestions et l'huile de foie de morue nous redonnait des forces.

La sève des feuilles de "figon", arbre à petites figues, pouvait soigner les verrues.

Il n'y avait pas de dentiste. Le médecin ou le forgeron de Saint Germain des Vaux équipé d'une paire de pinces se chargeaient de les arracher. Seule l'eau de vie pouvait calmer un peu la douleur !

Les accouchements étaient pratiqués à domicile par une femme de la commune qui n'avait pas eu de formation mais qui avait beaucoup d'expérience. Elle était recommandée par le médecin du canton lui-même.

## L'habillement

Enfants, nous portions des blouses noires, des galoches (chaussures montantes à semelles de bois) et un béret pour aller à l'école. En été, nous avions des souliers plus légers. Les garçons étaient en culottes courtes. Leurs bas de laine noirs montaient jusqu'au dessus du genou et tenaient grâce à des *diertiés*, de larges bandes élastiques. Les "citadins", c'est à dire les enfants des douaniers ou des gens du sémaphore, portaient leurs bas en dessous du genou. Sous leur blouse, les filles s'habillaient avec des camisoles en laine parfois brodées.

Pour travailler, nous, les hommes, nous revêtions des culottes de draps, de velours ou de coutil. Pour botteler, nous avions des pantalons en tissu bleu avec des grandes pièces pour renforcer les genoux. Nous portions des camisoles de laine, des chemises et des gilets. Nos chaussures de travail étaient, en général, des brodequins, de gros souliers cloués. De plus, pour protéger nos pantalons, nous portions des guêtres en cuir faisant le tour de la jambe et montant jusqu'aux genoux. Pour aller aux foires, nous mettions des guêtres neuves, bien astiquées et portées avec un pantalon de cheval. Tous les jours, nous portions une casquette.

Nous, les femmes, nous avions des corsages plissés, de gros jupons et des tabliers bleu et blanc en coutil. C'est à cette période que nous avons commencé à échanger nos cotillons contre des blouses en satinette. Nous avions toujours la tête protégée et c'était souvent par un petit bonnet en piqué blanc, pour les plus âgées.

Sous leurs cotillons, nos grands-mères portaient de grandes chemises à manches longues en coton, à même la peau. Les hommes eux portaient des camisoles de santé tricotée en laine. Les botteleurs en mettaient souvent ainsi qu'une ceinture de flanelle, ce qui leur tenait chaud !

Il n'y avait pas de slips. Les hommes portaient des caleçons en coton ou en laine. Les pêcheurs en avaient souvent des longs en tricot.

Pour aller à la messe, nous mettions aussi des écharpes en soie et des *bounettes*, (coiffe) pour les grands-mères. Ces *bounettes* étaient souvent ornées de fleurs beiges ou roses, noires en cas de deuil.

Même en plein été, on se découvrait très peu : "Mauvais âne qui ne sait pas porter sa batière" disait-on.

# L'école

A Auderville, filles et garçons allaient dans deux écoles différentes : l'école des garçons se situait dans l'actuelle mairie et celle des filles où se trouve aujourd'hui l'école maternelle. Dans chaque école, il y avait une seule salle de classe, tous âges confondus.

Au milieu ou au coin de la classe, se trouvait un poêle à bois que nous étions chargés d'allumer chacun notre tour par équipe de deux. Nous étions alors les "élèves de service". Pour cela, nous apportions un peu de bois et nous arrivions un peu en avance par rapport aux autres. Dans la cour, à côté des toilettes se trouvait un tas de charbon destiné au chauffage de l'école.

En classe, nous étions assis à des tables de deux, en bois, inclinées, munies de trous pour y mettre les encriers. Le banc était fixé à la table. Nous pouvions ranger nos affaires dans un casier sous le pupitre. Il arrivait d'ailleurs que durant les récréations, certains enfants espiègles sortent toutes les affaires des bureaux de leurs camarades !

Les toilettes étaient sous le préau. Les nôtres ne fermaient que grâce à une demi-porte, tandis que celles de la maîtresse avaient une porte entière.

Les cours avaient lieu de 8 heures à 11 heures et de 13 heures à 16 heures. Néanmoins, l'année du Certificat d'Etude, beaucoup restaient à l'étude après 16 heures. Ceux qui avaient déjà passé le Certificat pouvaient assister aux cours d'adultes.

## Les instituteurs

A Auderville, à cette période, deux couples d'instituteurs se sont succédés : M. et Mme Le Vitoux et M. et Mme Lécrivain. Ce changement d'instituteurs a eu lieu en 1928.

Les instituteurs logeaient dans un logement de fonction qui se trouvait juste à côté de l'école.

Nous appelions notre enseignant "Monsieur" ou "Madame". Leur bureau était surélevé, sur une estrade.

La discipline était stricte. Nous faisons preuve d'un grand respect envers nos instituteurs. Les cours se faisaient dans le silence le plus complet. Il était interdit de discuter et encore moins de copier sur son voisin.



Les punitions les plus courantes consistaient à refaire des devoirs. Il arrivait qu'un élève se fasse mettre au coin ou, le plus souvent, il devait "faire des lignes".

### Le matériel scolaire

Quand nous commençons l'école, vers cinq ou six ans, nous apprenions à écrire avec une craie et une ardoise. Ensuite, on utilisait un crayon à papier. C'était seulement au bout de quelques années que l'on pouvait se servir d'une plume ordinaire. Enfin, à la fin de notre scolarité, nous écrivions avec une plume Sergent Major. Une série de plumes était réservée aux différents types d'écriture : pleins et déliés, écriture ronde...

Des cahiers étaient spécialement conçus pour l'écriture. Nous avions aussi des cahiers de brouillons, des cahiers de rédaction, de sciences... et un cahier de devoirs sur lequel nous faisons nos exercices du jour. Tous les mois, nous avions une composition, notée, que nous rédigeons sur un cahier spécial qui restait à l'école.

### Les élèves

Nous étions environ une trentaine de filles et autant de garçons.

La grande majorité d'entre nous venait du monde rural. Les autres étaient les enfants des gardiens de phares, du sémaphore, des douaniers ou du chauffeur d'autobus. Ceux qui habitaient le plus loin étaient ceux du sémaphore et de Laye.

Nous allions en général à l'école de 5 ans à 13 ans. Vu le petit nombre total d'élèves, nous étions tous dans la même classe avec le même enseignant. Néanmoins, dans la classe, nous étions divisés en section, selon notre âge et notre niveau. Ainsi, l'instituteur donnait plusieurs cours simultanément. Certaines sections n'étaient composées que de trois ou quatre enfants. Les enfants les plus avancés n'avaient pas le droit de passer le certificat avant d'avoir atteint l'âge requis. Pour passer le certificat, il fallait fournir un extrait de naissance. Rien n'était prévu pour les élèves en avance.

Par contre, les élèves les moins bons allaient à la "petite école", section spécialement conçue pour les élèves en retard.

Nous étions donc regroupés par section et nous nous asseyions toujours à la même place. Mais, certains instituteurs nous faisaient asseoir selon notre classement. Nous changions alors de place dans la classe quand notre niveau évoluait.

Il arrivait souvent que les plus grands aident les plus petits, par exemple pour leur apprendre à lire.

Dans la cour de récréation, nous, les garçons, nous jouions à saute-mouton ou à monter à la corde, sous le préau. Nous, les filles, nous jouions à la marelle ou à la corde à sauter, au grand désespoir de nos parents qui trouvaient que cela abîmait les semelles des chaussures.

Nous portions, filles et garçons, des blouses noires. Les blouses bleues marines ou à motifs sont apparues un peu plus tard. Les garçons avaient des culottes courtes avec des chaussettes hautes, maintenues par des *diertiés*. Le maître, lui, portait une blouse grise.

Aucun d'entre nous ne mangeait le midi à l'école. Nous mangions chez nous ou, si la route était trop longue, chez des personnes de connaissance, dans le bourg. Vu que nous allions au catéchisme de 11 heures à midi, il n'y avait qu'une heure pour faire l'aller-retour à pied et manger. Le catéchisme avait lieu trois fois par semaine pour les enfants de 11 ou 12 ans.

### Les cours et méthodes

Les matières étudiées étaient générales. Trois jours par semaine, la journée commençait par une leçon de morale, une phrase qui devait être recopiée et apprise par cœur. Des maximes étaient affichées au mur : par exemple, "Dans tout ce que tu fais, pense à l'heure, l'exactitude est une force". Il y avait aussi de l'instruction civique les deux jours restants.

Il y avait des dictées trois ou quatre fois par semaine, ainsi que des rédactions et du vocabulaire.

Nous devions copier des pages entières de lettres pour apprendre à écrire.

Tous les jours, nous devions résoudre des problèmes de calcul (les trains qui se croisent, les robinets qui coulent...). Sur tous les protège-cahiers étaient inscrites les tables de multiplication. Il fallait les apprendre par cœur.

Tous les jours, il y avait des leçons à apprendre par cœur : géographie, histoire, récitations... sur lesquelles on était interrogé oralement. En général, on apprenait par cœur les dates de l'histoire de France, le nom des départements, des préfectures, des fleuves, des canaux, des villes...

Nous, les filles, nous apprenions la couture deux fois par semaine.

Monsieur Le Vitoux, très intéressé par le domaine agricole, mettait des haricots à germer dans de petits pots, sur son bureau, afin de nous montrer comment pousse une plante.

Pour certains cours, Monsieur Le Vitoux projetait des films pédagogiques, par exemple sur les animaux. Pour nous c'était un événement! Monsieur Lécrivain, lui, avait

acheté une TSF et nous l'avait montrée. C'était la première fois que beaucoup d'entre nous voyaient cet appareil.

Les cours de dessin consistaient à représenter des objets ou des scènes de la vie quotidienne : des vases, des fleurs, une cour de ferme...

Lors de cours de chant, nous devions tous nous lever pour chanter.

Les cours de sport étaient rares. Toutefois, à la fin de l'année il y avait souvent une sortie à pied, à Goury ou à Ecalgrain.

### Les examens

Toutes les semaines, nous devions faire signer à nos parents le carnet de notes qui contenait aussi les appréciations du maître ou de la maîtresse.

Un classement était établi tous les mois selon les notes obtenues à la composition. Quelquefois, ce classement déterminait l'ordre dans lequel nous rentrions dans la classe : le premier rentrait le premier, le deuxième rentrait en second...

Il y eut des prix de fin d'année. Il s'agissait de livres qui étaient distribués selon les notes de l'année, les meilleurs élèves ayant les plus beaux livres. Mais tous les instituteurs n'ont pas offert ces récompenses.

Les épreuves du Certificat d'Etude se déroulaient à Beaumont, pour tous les candidats du canton. Le maître ou la maîtresse décidait qui pouvait s'y présenter. Néanmoins, les parents pouvaient y présenter leur enfant même s'il n'avait pas été choisi par l'enseignant. Les maîtres étaient notés suivant le résultat obtenu par leurs élèves au Certificat. Ils choisissaient donc les meilleurs et faisaient redoubler ceux qui avaient moins de chances de réussir.

Le jour du Certificat d'étude, les élèves qui habitaient loin mangeaient souvent à l'Hôtel de la Poste, à Beaumont.

Toutes les épreuves étaient regroupées sur une seule journée. Les épreuves écrites avaient lieu le matin et les oraux l'après-midi, par exemple la récitation, le vocabulaire, le chant, la couture. Les instituteurs qui faisaient passer les épreuves corrigeaient aussitôt. Nous connaissions donc nos résultats le soir même. Il y avait plusieurs mentions : "très bien", "bien"... Le premier et la première du canton recevait le prix Fatoux qui était une somme d'argent. La commune donnait à tous les reçus un livret de caisse d'épargne. Souvent, en plus, à la maison, il y avait une petite récompense pour les lauréats. La liste des reçus paraissait dans le journal.

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Pour ceux qui passaient le Certificat, l'année scolaire se terminait le jour de l'épreuve. Ils pouvaient venir chercher leurs affaires le lendemain à l'école et rentrer chez eux.

Après le Certificat, nous avons pratiquement tous arrêté l'école pour travailler à la ferme, soit sur l'exploitation familiale, soit comme bonne ou commis. Beaucoup de vocations ont ainsi été abandonnées. De plus, nos parents ne voulaient pas favoriser un de leurs enfants par rapport aux autres en lui payant des études. Néanmoins, les enfants qui le désiraient pouvaient continuer l'école un an après le Certificat, jusqu'à l'âge de 13 ans.

Ceux qui voulaient continuer leurs études, en cours complémentaire devaient partir en pension à Cherbourg, afin de passer leur Brevet.

Ceux d'entre nous qui ne sont pas devenus agriculteurs ou employés de ferme sont devenus ouvriers à l'Arsenal, employés de mairie, militaires, douaniers... Cependant, les enfants de familles possédant de la terre étaient pratiquement obligés de prendre la succession de leurs parents et de rester à Auderville. Même s'il ne s'agissait pas de grandes carrières, leur avenir était assuré.

Les enfants qui rataient leur scolarité ne devenaient pas chômeurs. Ils devenaient pêcheurs ou ouvriers agricoles. On poussait moins les filles à faire des études car elles attendaient un mari. Les seuls cours qu'elles suivaient après le Certificat étaient souvent des cours de couture.

Les enfants issus de familles plus citadines poursuivaient en général plus loin leurs études.

# Les loisirs et fêtes

## Les fêtes annuelles

La Saint Gilles, fête patronale d'Auderville, commençait par la messe. L'église était décorée avec des suspensions et des guirlandes préparées par les jeunes filles. Cette fête était, pour nous, l'occasion de réunir notre famille. Les enfants mariés et partis vivre dans une autre commune revenaient souvent chez leurs parents ce jour-là. Tout le monde allait à la messe, sauf peut-être la cuisinière.

Le repas du midi était amélioré par rapport à l'ordinaire. Il y avait toujours une volaille rôtie et la galette au beurre. L'après-midi, nous retournions à l'église pour les vêpres. Le curé de Saint Germain des Vaux se déplaçait pour l'occasion. Aux vêpres, les hommes chantaient à pleine voix car ils avaient souvent bien arrosé le repas ! Cela donnait une belle ambiance à l'office.

Dans le bourg s'installaient des petites marchandes d'amandes, de cacahuètes, de brioches et de bibelots. Deux ou trois étals se plaçaient le long de la rue. Certains vendaient aussi des fruits. Le jour de Saint Gilles nous donnait ainsi l'occasion de manger du raisin. Dans un champ, une course de chevaux de trait était organisée. Nous préparions des jeux comme les pots mystérieux : des pots en terre étaient suspendus à des fils. Chaque pot renfermait soit de la farine, soit de l'eau ou un lapin et le joueur les cassait avec un bâton, les yeux bandés et gagnait le contenu. Pour la course aux grenouilles, les concurrents devaient arriver en tête en poussant une brouette dans laquelle se trouvait une grenouille.

Une année, un manège s'est installé. C'était une sorte de montagne Russe. Seuls les plus téméraires osaient y monter. Le soir, vers 22 heures, nous faisons, jeunes et adultes, une ronde dans le milieu du bourg en chantant, par exemple, "Auprès de ma blonde" ou "Les belles villageoises". Des "lanternes magiques" éclairaient le village et nous lancions des confettis. Le bistrot restait ouvert ce soir-là. A l'époque, la Saint Gilles était la fête la plus importante du village. De nombreuses personnes venaient de Jobourg ou de Saint Germain pour cette occasion.

Au 15 août, nous allions à Jobourg pour la Mi-Août. Là, nous avons vu les premiers manèges dont "les pousse-pousse", des balançoires accrochées à des chaînes. Nous, les filles, nous n'y montions pas car ce n'était pas très recommandé pour des filles "respectables". Il faut dire que les filles étaient moins libres de sortir que les garçons à l'époque.

La célébration des Rois était une fête importante, surtout pour les jeunes ouvriers agricoles. A cette occasion, ils avaient deux ou trois jours de congés et repartaient dans leur famille.

Leur patron leur offrait une brioche ou une *galette* pour apporter chez eux. Ce jour-là, dans les maisons, la famille proche était réunie.

Noël ne donnait pas lieu à une grande, fête. C'était essentiellement une réunion de famille et une messe. Nous recevions une orange et un sucre d'orge, parfois une tablette de chocolat au lait. Au Jour de l'An, nous avions plutôt une pièce.

Pour Mardi-Gras, nous, les garçons, nous nous déguisons et passons le soir dans les maisons. Des jeunes de Saint Germain venaient aussi à Auderville. Les personnes visitées essayaient de nous faire rire pour nous reconnaître. Ils nous offraient aussi des crêpes car nous devons retirer nos masques pour les manger. Les chiens étaient apeurés par les masques. Nous étions déguisés avec de grands vêtements de couleur. Certains portaient des masques de bêtes, effrayants. Ce jour-là, les filles allaient chercher les vaches de bonne heure de peur de rencontrer "les masques". Elles ne se sont déguisées qu'après la guerre.

Le 1<sup>er</sup> avril était marqué par des blagues jusqu'à midi. On se collait dans le dos des petits poissons découpés.

Pour fêter le 14 juillet, il n'y avait pas de bal. Nous sortions juste une bouteille de cidre bouché et faisons un petit tour dans le village. Quelques-uns avaient des feux de Bengale apportés par des petits citadins.

## Les fêtes de famille

La cérémonie des mariages était célébrée en matinée. Après le copieux repas du midi, nous allions digérer en nous promenant avant le repas du soir. Il y avait une quarantaine d'invités en moyenne, famille et amis. Le repas se terminait toujours en joyeuses chansons. Les jeunes hommes et les jeunes filles des deux familles se voyaient attribuer un cavalier ou une cavalière qui leur tenait compagnie pendant tout le repas. Cela permettait de faire des rencontres.

Pour les communions, nous étions moins nombreux. Seuls la famille proche, le parrain et la marraine étaient présents.

Après la corvée des batteries, le repas était divertissant. Les hommes chantaient à la fin du repas. Dans une ferme d'Auderville, le petit commis se prêtait volontiers aux farces que les autres lui jouaient. Par exemple, ils lui disaient de gratter le plafond avec une fourchette jusqu'à ce qu'apparaisse une source. Ils le faisaient alors monter sur le banc et l'encourageaient à gratter sans arrêter. Pendant ce temps, quelqu'un lui versait de l'eau dans la poche. Dans cette ferme, la poutre est restée rayée des coups de fourchette !

À l'époque, les anniversaires passaient bien discrètement. Ils n'étaient pas fêtés mais tout juste évoqués.

## Les loisirs

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Les hommes chassaient souvent. Quand ils allaient travailler dans les champs, ils emportaient leur fusil au cas où ils verraient quelque chose. Le dimanche, ils partaient à deux ou trois pour chasser dans les landes. A cette époque, il y avait beaucoup de lapins de garenne. En hiver, ils chassaient des étourneaux, des oies sauvages.

À chaque grande marée, nous allions à la pêche à pied en famille. Nous étions nombreux dans les rochers. Certains venaient même de Vasteville surtout en mars et septembre, aux marées d'équinoxe. Aux grandes marées, nous pêchions des crabes, des *goufiques* (ormeau) mais laissons de côté les *flies* (patelles) et *vrelins* (bigorneaux) pouvant être ramassés n'importe quand. A l'époque, sur la mer, il n'y avait pas de plaisanciers, seulement des pêcheurs.

Lors des veillées, les femmes raccommodaient souvent. Les hommes faisaient des paniers en osier, des ruches en paille, des *pâtures* pour les moutons.

Les bistrotts étaient très fréquentés. Le dimanche, après la messe, les hommes se retrouvaient là-bas. Quand il y avait un enterrement, beaucoup venaient des communes des alentours. C'était donc une bonne occasion de se retrouver pour bavarder après la cérémonie. Cette habitude concernait surtout les hommes mariés. Les jeunes allaient très peu au café. Un journalier d'Auderville qui n'avait pas de famille dans la commune et qui venait au café pour jouer aux cartes mettait de l'ambiance en chantant, le dimanche après-midi.

D'une façon générale, nous chantions beaucoup plus qu'aujourd'hui, dans les fêtes, mais aussi parfois en travaillant. Nous chantions des chansons en français ou en patois, comme celles d'Alfred Rossel.

Des peintres de passage s'installaient avec leur chevalet dans divers endroits de la commune. Un peintre espagnol du nom de La Rochas venait régulièrement en vacances à la Roche. Il y possédait une petite maison. Le peintre Matisse est venu également à Auderville. Par contre, nous n'avions pas d'activités artistiques.

Avant la seconde guerre, de rares personnes possédaient un appareil photo. C'était encore un luxe. Quelques personnes avaient un poste de radio. Cela restait rare également. On se regroupait à plusieurs pour écouter des émissions.

Juste après guerre, un agriculteur d'Auderville prêtait l'étable où se trouvait son pressoir pour organiser des séances de cinéma. Un drap servait d'écran et les gens étaient assis sur des planches. L'une de ces séances est restée mémorable à cause d'un violent orage qui a éclaté à la fin de la projection. D'autres projections eurent lieu dans des étables, chez d'autres agriculteurs.

Nous pouvions aussi nous rendre au cirque s'installant parfois à Saint Germain des Vaux. Il y avait des spectacles avec des chiens et des dromadaires. La venue du cirque était annoncée par des affiches ou par une voiture qui passait avec un haut-parleur.

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Le conseil de révision des garçons était l'occasion pour eux de faire la fête. Deux ou trois jeunes gens d'Auderville, accompagnés par d'autres de Saint Germain des Vaux et de Jobourg, se rendaient à Beaumont pour voir s'ils étaient aptes à faire le service militaire. Ils revenaient avec des cocardes qu'ils offraient aux jeunes filles qui leur plaisaient. Pour les jeunes gens, c'était souvent l'occasion de la première cuite. Ils chantaient dans différents bistrots sur le chemin du retour.

Quand on avait besoin de chapeaux ou chaussures, on se rendait à Cherbourg en famille avec la carriole ou le bus. C'était un plaisir, surtout pour les enfants qui s'émerveillaient de tout ce qu'ils voyaient.

Beaucoup d'entre nous avaient un chat comme compagnon de jeu. En dehors de l'école, nous, les filles nous jouions aussi à la *gatte*. Les plus jeunes récupéraient la poupée de leur sœur aînée. On se retrouvait par trois ou quatre pour aller se promener. Nous n'avions pas de vélo contrairement à la majorité des garçons de notre âge. Nous lisions aussi quelques magazines ou nous inventions des jeux. Nous, les garçons, nous fabriquions des sifflets avec des branches ou des lance-pierres. Nous chassions aussi les taupes avec un piège à ressort. Nous récupérions les peaux pour les vendre au marchand de peaux de taupe qui passait toutes les semaines pour les acheter. Cela nous faisait un peu d'argent de poche.

Il n'y avait pas de lieu de rencontre pour les jeunes, mais, comme nous nous déplaçons beaucoup à pied, nous nous rencontrions sur le chemin et nous nous arrêtons pour discuter. Il n'était pas bien vu qu'une jeune fille parle un moment avec un garçon. Il était plus facile pour nous de faire connaissance quand nous nous voyions en groupes. Nous étions alors plus hardis. Cependant, il n'était pas question d'avoir un "copain" ou une "copine" ! Nous ne pouvions nous fréquenter sérieusement que dans le cadre des fiançailles qui précédaient le mariage.



# La religion

## Les fêtes religieuses

La fête patronale, la Saint Gilles, se déroulait toujours le premier dimanche de septembre. Ce jour là, la messe était beaucoup plus fréquentée que les messes habituelles. En effet, se rendaient aussi à l'église des personnes qui n'étaient pas toujours assidues aux offices d'habitude ainsi que notre famille qui venaient d'autres communes pour nous rendre visite. L'église était décorée de fleurs.

Nous nous retrouvions au presbytère et partions en procession jusqu'à l'église, en transportant un pain sur un petit brancard. Ce pain, une fois béni par le prêtre, était distribué à la fin de la messe entre tous les participants. S'il en restait, certains en rapportaient un morceau chez eux pour donner aux vieilles personnes ou aux malades restés à la maison.

La fête-Dieu s'étalait sur trois dimanches successifs. Le matin, nous marchions en procession dans le bourg et l'après-midi, avait lieu une procession plus longue. Le premier dimanche, elle se rendait jusqu'à Goury. Les hommes marchaient en premier et portaient la bannière des hommes. Ils étaient suivis par le clergé, puis par le groupe des femmes qui portaient leur bannière. Le prêtre marchait sous un dais, maintenu par quatre hommes. Les habitants des maisons qui se situaient sur le passage de la procession laissaient pendre par leurs fenêtres de beaux draps décorés de fleurs. A quelques endroits sur le parcours, nous construisions des reposoirs devant lesquels s'arrêtait le cortège. A Goury, le reposoir était décoré avec tout le matériel de pêche, des filets décorés, des casiers remplis de fleurs. Le prêtre profitait de l'occasion pour bénir tous les bateaux, lors de la Bénédiction de la mer. La route était décorée de branches de fougères et de glaieuls. Des petites filles jetaient des pétales de roses qu'elles transportaient dans une jolie petite corbeille suspendue à leur cou. Au moment de l'élévation, des chasseurs tiraient des coups de fusil en l'air en signe de salut. Le dimanche suivant, la procession de l'après-midi allait jusqu'à la Roche et le dernier dimanche, elle se déroulait autour du cimetière, le reposoir se trouvant alors à la croix.

Le mardi précédant l'Ascension, se déroulaient les rogations, très tôt le matin, à 5 heures solaires. Nous partions alors en procession à pied jusqu'à l'église de Jobourg où nous retrouvions ceux de Saint Germain qui arrivaient souvent un peu après nous. Nous assistions ensemble à la messe, ainsi que les habitants de Jobourg. Puis, nous nous retrouvions autour d'un café et d'une bonne brioche achetée au marchand ambulant qui s'installait pour l'occasion dehors, près du bistrot. Enfin, chacun repartait chez soi, les enfants pour aller à l'école, et les adultes pour traire. A l'aller comme au retour, nous chantions les litanies des saints et de nombreux cantiques. Le but de cette procession était de prier pour avoir un temps favorable aux récoltes.

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Pendant le carême, nous nous rendions à l'église le soir deux fois par semaine pour assister aux saluts. Le vendredi soir se déroulait le chemin de croix. Le clergé faisait alors le tour de l'église en s'arrêtant aux 14 stations pendant que nous restions dans les bancs.

Deux semaines avant Pâques, lors de la Passion, les statues de l'église étaient recouvertes. Elles n'étaient dévoilées que le dimanche de Pâques. Le jeudi saint, on disait que les cloches partaient à Rome. Elles ne sonnaient donc plus jusqu'au dimanche de Pâques.

Le mois de mai était le mois de Marie. Tous les soirs, vers 8 heures, pendant une semaine, nous nous rendions aux saluts à l'église. Au Saint Sacrement, il y avait aussi une semaine de saluts.

Aux Rameaux, on garnissait la croix du cimetière avec des branches de laurier. Ces mêmes branches étaient parfois utilisées pour accrocher au-dessus du lit afin de protéger de la foudre.

L'après-midi de la Toussaint avaient lieu les vêpres des morts et, le soir, résonnait le glas pendant un long moment. La cloche était tirée par des sonneurs qui se relayaient.

A Noël, nous nous retrouvions à la messe de Minuit. L'église était pleine car les habitants de Jobourg, qui n'avaient plus de curé, s'y rendaient également. En 1937, nous nous souvenons y être allés dans la neige. L'intérieur de l'église était joliment décoré avec de nombreuses bougies et éclairé avec des lampes à pétrole surmontées de verres de toutes les couleurs. Toutes ces lampes et bougies étaient reliées entre elles par un fil de fulmicoton. Il suffisait de l'allumer à une extrémité pour que chaque lumière s'illumine l'une après l'autre. C'était un spectacle féérique. Les enfants du catéchisme apportaient d'ailleurs un paquet de bougies pour participer aux illuminations. Les jeunes qui faisaient partie de la chorale avaient répété longtemps à l'avance le dimanche tous les chants de Noël (Minuit Chrétien, Les Anges dans nos campagnes...).

Lors de ces fêtes, nous revêtions nos plus beaux habits. Il s'agissait d'occasions de rencontres entre les habitants.

## La pratique religieuse

Généralement, toute la famille, hommes, femmes et enfants, se rendait tous les dimanches à la messe. Cependant, certains hommes n'allaient à l'église que pour les fêtes. La messe, qui commençait à 10 heures 30, était en latin, mais la traduction en français se trouvait sur le livre de messe, en face du texte en latin. Chaque famille se plaçait dans le banc qu'elle avait réservé. Anciennement, on pouvait acheter un banc ou la moitié d'un banc. Les places à l'église pouvaient alors se transmettre par l'héritage. Par la suite, c'est devenu une sorte de location que l'on payait tous les ans. A cette époque, beaucoup de personnes chantaient

avec ferveur, surtout les jeunes. Certains hommes, qui avaient une belle voix, chantaient seuls, devant tout le monde. Au cours de la messe, le curé faisait son sermon qui était parfois très long.

Le matin, en semaine, le prêtre célébrait une messe à laquelle se rendaient les enfants de chœur à tour de rôle, avant d'aller à l'école. Ces messes étaient souvent données pour des défunts. Il y avait donc toujours au moins la famille concernée qui y assistait.

Nous allions tous au catéchisme de 8 ans à 11 ans, et parfois un an supplémentaire jusqu'à la confirmation. Tous les habitants faisaient baptiser leurs enfants à cette époque. Il n'y avait pas de non-pratiquants dans la commune. Les gens appelaient d'ailleurs les rares non-baptisés des autres communes, les "sans-sel".

Le catéchisme se déroulait le midi dans l'église, trois fois par semaine pour ceux qui devaient communier dans l'année et deux fois pour les autres. Le curé donnait des compositions à rédiger. Nous écrivions alors en posant nos cahiers sur les bancs de l'église.

L'abstinence du vendredi était très respectée. On ne mangeait donc pas de viande ce jour-là. De même, le vendredi saint, on ne devait pas "faire sang", c'est à dire qu'on ne devait tuer aucun animal. Les bouchers fermaient alors boutique ce jour-là.

Dans beaucoup de familles, on priait le soir, avant de se coucher.

## Les cérémonies

### *Les communions*

Nous communiions tous à cette époque. Ce jour là, nous, les filles, nous portions une robe de mousseline blanche avec un voile et nous, les garçons, un costume et un brassard. Les aspirants (ceux qui devaient communier l'année d'après) s'habillaient plus simplement. Les renouvelants (ceux qui avaient communié l'année précédente) ne portaient pas de cierges, contrairement aux communiantes et aux aspirants.

Au cours de la cérémonie, nous montions sur un banc et récitons des actes chacun notre tour, selon les notes que nous avons obtenues au catéchisme. Le premier récitait les vœux du baptême, le deuxième, l'acte de Pardon qu'il récitait à ses parents, le troisième, l'acte à la Croix. Venaient ensuite l'acte à la Sainte Vierge, au Saint Sacrement, à Saint Joseph... Il arrivait que nous ayons deux actes à réciter : un le matin et un autre l'après-midi, au cours des vêpres. Les aspirants récitaient, eux, un acte plus court.

Pour communier, nous devions être à jeun depuis minuit. Le repas du midi était donc bien apprécié. Il se déroulait au presbytère, en compagnie du curé. Nos parents participaient aux frais en offrant quelques denrées. C'était parfois pour nous l'occasion de découvrir des mets nouveaux. Après le repas, tout le monde se retrouvait aux Vêpres. Il y avait alors une procession autour du cimetière.

### *Les baptêmes*

C'était une fête toute simple à laquelle seule la famille proche assistait, ainsi que le parrain et la marraine. Elle se déroulait quelques jours seulement après la naissance. La mère, encore alitée n'y assistait donc pas. Le sacristain recevait à cette occasion quelques pièces pour sonner la cloche. Selon la somme offerte, il la sonnait plus ou moins longtemps.

Tous les pêcheurs faisaient baptiser leur bateau. Ils répandaient alors sur le pont du blé et du sel. Le curé venait jusqu'à Goury avec deux enfants de chœur. La marraine du bateau donnait des dragées avant la promenade en mer à laquelle participait le curé, à bord du bateau nouvellement baptisé. Il fallait souvent faire deux ou trois voyages pour que tous les invités puissent effectuer cette promenade.

### *Les mariages*

La robe blanche et le voile étaient des symboles très respectés. La cérémonie se déroulait le matin. Après le repas du midi, toute la famille allait se promener à pied, par exemple, jusqu'au Moulin à vent ou à Ecalgrain.

### *Les enterrements*

Les gens mouraient souvent chez eux à cette époque, et pas à l'hôpital. Il fallait donc faire appel aux bonnes volontés de la commune pour assister la famille. Une personne du village était habituée à faire la toilette du mort. D'autres se proposaient pour veiller le corps, jours et nuits, jusqu'au jour de la cérémonie. Ce jour-là, le cercueil était transporté par des hommes à pied, même si la distance était longue jusqu'à l'église. Dans ce cas, ils se relayaient. La famille et les proches, qui s'étaient retrouvés à la maison mortuaire, suivaient le cortège à pied également.

Il y avait plusieurs classes d'enterrement, selon le prix que la famille pouvait payer. A Auderville, il n'y avait que deux classes. Pour les cérémonies de deuxième classe, l'église était décorée plus simplement : il y avait moins de tentures et de cierges. De même, un seul curé et deux chantres étaient présents. Les cérémonies de première classe étaient, elles, célébrées par plusieurs prêtres qui venaient spécialement d'autres paroisses.

Souvent, les veuves n'assistaient pas à l'enterrement de leur mari. Par contre, les hommes venaient à celui de leur femme.

Les femmes portaient le deuil pendant 18 mois. Pour sortir, elles mettaient alors un voile noir sur leur tête. Ce voile était mis en avant pendant quatre mois, c'est à dire qu'il recouvrait le visage. Puis il était porté en arrière. Les hommes portaient un brassard noir. Tout le monde portait le deuil en ce temps là.

## Les superstitions

Il existait, tout comme de nos jours, des personnes superstitieuses. Elles n'auraient pas participé à un repas réunissant 13 convives ou n'auraient pas fait certaines choses le vendredi.

La cloche de l'église qui sonnait seule annonçait un naufrage. Il s'agissait en fait d'une croyance "rationnelle" car le vent, quand il avait une certaine force et s'il soufflait dans une certaine direction, faisait résonner cette cloche. Soufflant de cette façon, il augmentait donc les risques de naufrage.

Les pêcheurs n'étaient pas spécialement superstitieux, cependant, nombre d'entre eux n'auraient jamais osé prononcer le mot "lapin" en mer.

Les histoires de fées et de goubelins n'étaient pas tellement racontées à cette époque.

# La guerre

## Souvenirs de la première guerre mondiale

Les souvenirs de guerre, évoqués par les anciens combattants de la guerre de 14-18, étaient un des sujets de conversation principaux dans les années 20 et 30. Les femmes qui, pendant la guerre, étaient restées seules se rappelaient aussi de leurs conditions de vie difficiles. Certaines d'entre elles devaient aller porter du fourrage jusqu'à Couville pour nourrir les chevaux de l'armée française. Il y avait aussi eu des réquisitions de chevaux.

La cérémonie du 11 novembre réunissait les anciens combattants et nous y participions avec l'école. Chacun d'entre nous apportait alors un bouquet de fleurs et le déposait au pied du monument. Une messe de commémoration avait lieu dans l'église.

## La guerre de 1939-1945

Déjà un an avant la Déclaration, nous nous attendions à la guerre. L'ambiance était assez tendue. Dès le mois d'avril et mai 39, des civils étaient chargés de monter la garde la nuit pour surveiller les côtes afin de repérer d'éventuels parachutistes. La guerre a été déclarée le jour de la fête patronale d'Auderville, la Saint Gilles, le 1er septembre. La mobilisation des hommes s'est déroulée selon les instructions inscrites sur le livret militaire. Certains hommes devaient partir immédiatement après la Déclaration et même parfois avant, et d'autres, comme les pêcheurs, bénéficiaient d'un délai plus long. Ceux qui avaient quatre enfants ou plus n'étaient pas mobilisables.

Pendant la "drôle de guerre", du 1er septembre au 10 mai, il ne se passait rien, de part et d'autre de la ligne Maginot. Nous nous tenions au courant des événements par la TSF si nous l'avions ou par le journal pour les autres.

Lors de l'invasion allemande, nous n'avons pas reçu de nouvelles des soldats pendant de longs mois. La défaite française fut un choc pour nous. On s'attendait à l'arrivée imminente des troupes allemandes. De nombreux soldats français essayèrent de s'enfuir par la pointe de la Hague, tentant d'embarquer à Goury. L'arrivée des Allemands à Auderville s'est déroulée dans le calme. Les premiers sont arrivés en side-car. Ils ont commencé par fouiller les maisons pour chercher les éventuels soldats français cachés. Un chiffon blanc était parfois accroché à la porte en signe de paix. Cependant, des personnes ont été menacées avec des armes lors de ces fouilles quand elles étaient soupçonnées d'héberger des soldats. Nous étions inquiets à l'idée de rencontrer les soldats allemands car de nombreuses rumeurs avaient circulé sur leur compte, avant leur arrivée. On disait qu'ils étaient des barbares.

## Auderville dans les années 20 et 30

---

Ceux qui détenaient une arme à feu ou un poste de radio devaient les confier à la mairie. Pourtant, certains ont pris le risque de les cacher chez eux pendant toute la durée de la guerre.

Les soldats se sont installés un peu partout, chez les particuliers ou dans des baraquements. L'école et la mairie étaient occupées. Les enfants allaient donc à l'école chez leur institutrice, quant à la mairie, elle a été déplacée chez un particulier, sur la route de Saint Germain.

L'organisation TODT composée d'hommes de plusieurs nationalités était chargée de construire les blockhaus pour les Allemands. Ces hommes étaient logés dans des baraquements, au village de Laye, dans des conditions souvent pénibles. Certains d'entre eux étaient requis et d'autres étaient prisonniers. Ils ont creusé le tunnel de Laye. Sur les Costils et au-dessus de la Valette, des radars ont été installés, ainsi que des batteries de DCA composées de cinq ou six gros canons de 155 mm. De plus, sept ou huit canons de 88 mm ont pris place sur les landes des Monts ainsi que dix ou quinze projecteurs dispersés un peu partout. Au-dessus de Laye, deux énormes canons de 203 mm qui avaient une portée de 38 km, étaient disposés et avaient comme objectif la défense de la rade de Cherbourg. La route de la Roche avait été entièrement minée, ainsi que de nombreux autres endroits de la commune. Un ouvrier a d'ailleurs sauté sur une mine, alors qu'il marchait à pied.

Il était interdit de sortir la nuit car il y avait un couvre-feu. Malgré cette interdiction, certains se risquaient à sortir le soir. Nous devions aussi calfeutrer nos fenêtres pour ne laisser filtrer aucun rayon de lumière qui aurait pu être une indication pour les avions. Des patrouilles étaient chargées de faire respecter cette mesure. Les éclairages des vélos devaient être recouverts d'un filtre bleu.

Nous pouvions nous déplacer mais devions nous munir de notre carte d'identité car la Hague était une zone interdite. Il fallait souvent franchir plusieurs barrages pour aller jusqu'à Cherbourg et en revenir. La route principale qui passe aujourd'hui devant l'usine était interdite par périodes. L'accès au bord de mer était strictement prohibé. Les offices religieux nocturnes, les fêtes Dieu et les rassemblements ont été supprimés.

Beaucoup d'hommes étaient périodiquement réquisitionnés pour garder le port de Goury, la nuit, afin d'éviter l'emprunt de bateau pour fuir vers l'Angleterre. Ces mêmes hommes étaient parfois recrutés pour garder des lignes téléphoniques, la nuit, au sémaphore, par exemple, afin d'éviter les sabotages. L'ordre de réquisition était apporté par le garde champêtre. Il y avait de nombreuses autres réquisitions pour effectuer divers travaux, comme par exemple planter des asperges de Rommel dans les champs. D'autre part, les femmes qui le désiraient pouvaient se porter volontaires pour travailler pour les Allemands, moyennant un salaire qui leur permettait de nourrir leur famille.

En général, nos relations avec l'occupant n'étaient pas conflictuelles. Les soldats allemands étaient ravitaillés par un marché organisé à Beaumont. Une commission était chargée de sélectionner les produits que nous devions leur fournir. En plus de ce

## Auderville dans les années 20 et 30

---

ravitaillement officiel, les soldats allemands achetaient souvent des produits de la ferme chez des particuliers.

Nous étions soumis à de nombreuses restrictions qui s'appliquaient à la plupart des produits de consommation courante (pain, viande, café, sucre, tabac...). Chacun avait droit à une carte de rationnement distribuée par la mairie tous les mois, qui indiquait les quantités permises par personne. Il y avait plusieurs catégories de personnes (J1, J2...). Les jeunes et les travailleurs de force avaient droit à des quantités supérieures aux autres. Pour acheter des chaussures, il fallait se procurer un bon à la mairie.

Nous étions pratiquement tous agriculteurs, nous pouvions donc consommer les produits de notre ferme. Cependant, beaucoup de champs ayant été minés, il était de plus en plus difficile de trouver de la place pour faire des cultures ou pour faire paître les bêtes. De plus, de nombreux vols de bétail, de volailles ou de pommes de terre eurent lieu.

Beaucoup recouraient au système D. Certains moulaient du blé dans un moulin à café pour faire de la farine. On faisait aussi du café avec de l'orge grillé qui donnait une boisson noire, buvable.

Il était fréquent de pratiquer le troc. Beaucoup achetaient ainsi des marchandises chez des commerçants, sans ticket, en fournissant divers produits en échange (du beurre, par exemple).

Un jour, des allemands ont voulu aller porter du ravitaillement à Aurigny avec le canot de sauvetage. Comme ils n'ont pas su le manœuvrer, il s'est échoué sous le sémaphore où il fut démolé.

Une autre fois, trois allemands en difficulté, qui s'étaient laissés encercler sur un rocher, ont été sauvés par des pêcheurs de Goury. En contrepartie, trois hommes de la commune, prisonniers en Allemagne, ont pu rentrer chez eux.

Un homme qui pêchait sur son bateau s'est fait tuer par un avion qui l'a mitraillé. L'homme qui l'accompagnait a été gravement blessé et est décédé peu de temps après.

Un jour, un avion allemand qui revenait de bombarder l'Angleterre est tombé pas loin du village de Laye.

Les bombardements ont été fréquents pendant toute l'Occupation. Cependant, les plus importants eurent lieu en 1944, notamment au printemps. Nous n'étions prévenus des bombardements que grâce au bruit des avions. La commune a subi de sérieux dégâts, surtout à la Roche.

Un jour, un homme a été tué par une rafale dans son jardin. Sous la mairie, deux personnes d'une même famille ont été tuées par des éclats de bombe, chez eux.



## Auderville dans les années 20 et 30

---

La veille du Débarquement, une quantité impressionnante d'avions est passée dans le ciel de la Hague. Nous nous sommes alors doutés que le Débarquement était imminent.

Pendant toutes les nuits du mois de juin 44, nous nous réfugiions dans les communes environnantes ou dans le tunnel de Laye. Tous les habitants de la Roche se sont cachés dans le tunnel toutes les nuits, pendant un mois. Cela représentait alors environ 80 personnes qui, tous les matins, venaient constater les dégâts subis par leurs maisons pendant la nuit. Le 28 juin eut lieu le plus gros bombardement. Lors de la première salve de bombes, les bougies qui éclairaient le tunnel ont toutes été soufflées. Beaucoup de cibles allemandes visées par les avions alliés ont été détruites dans cette période.

L'arrivée des Américains s'est déroulée sans heurts à Auderville car les Allemands savaient qu'il était inutile de résister. Certains avaient même commencé à remballer leur matériel plusieurs jours avant la Libération et, la veille, on pouvait remarquer un drapeau blanc à l'entrée de l'Etat Major, dans la carrière.

Lors de la Libération, un homme de la commune a disparu. Il est probable qu'il ait été fusillé par les Allemands.

L'arrivée des Américains n'a pas provoqué de manifestation de joie. Les premiers arrivés faisaient partie de troupes de choc qui n'étaient pas toujours commodes. Quelques-uns d'entre eux sont restés dans les blockhaus allemands. Des patrouilles surveillaient les routes.

Des démineurs sont venus à Auderville afin de neutraliser les nombreuses mines dissimulées dans la commune. Il y eut, à cause de ces mines, quelques accidents. Il est d'ailleurs étonnant qu'il n'y ait pas eu davantage de victimes étant données les quantités impressionnantes d'obus ou d'autres explosifs laissés dans les champs ou dans les blockhaus.

Le 11 avril 45, des tirs allemands venant d'Aurigny nous ont surpris car nous croyions la guerre terminée. Un soldat américain fut alors tué ainsi que plusieurs bêtes, dans les champs.

Pour fêter la libération d'Auderville, le feu d'artifice qui devait être utilisé le jour de la Saint Gilles 1939 et qui avait été conservé pendant toute la guerre, a été tiré. Cependant, la plupart des prisonniers n'étant rentrés que fin mai 45, sans nouvelle d'eux depuis des mois, nous n'avions pas le cœur à faire la fête. Parmi les hommes partis en Allemagne, l'un d'eux est mort en détention.

La reconstruction de la commune a duré très longtemps. Il a fallu nettoyer les champs, reboucher les routes détruites par les obus, réparer les maisons, reconstruire les murets de pierre qui avaient été détruits par les Allemands... La vie n'a pu reprendre son cours normal que plusieurs années après la fin de la guerre.

Compte tenu des dégâts subis par Auderville, la commune a été décorée de la croix de guerre.